

OLIVIER BENOIST

---

UN PROFESSEUR  
POUR 5,000 ÉLÈVES

*Aux pères et aux mères  
de famille.*



PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

---

DU MÊME AUTEUR

*En vente chez A. LAHURE, imprimeur-éditeur*  
9, RUE DE FLEURUS, A PARIS  
*ou chez l'Auteur, M. Olivier BENOIST, à Plailly (Oise).*

---

1 LE LATIN  
APPRIS EN TROIS ANS

LE GREC  
EN DEUX ANS

L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE EN FRANCE

CE QU'IL EST — CE QU'IL POURRAIT ÊTRE

*Avec un Appendice intitulé :*

GROUPEMENT DES LEÇONS DE CHACUNE DES MATIÈRES ENSEIGNÉES

Envoi *franco* contre 1 franc en timbres-poste.

2° TABLEAU SYNOPTIQUE  
DE TOUTES LES DÉCLINAISONS ET DE TOUTES LES CONJUGAISONS LATINES

POUR SERVIR

**Aux Ecoliers travaillant ou faisant leurs devoirs chez eux.**

Envoi *franco* contre 10 francs en un mandat-poste.

5° L'ÉCOLE HOMICIDE

Envoi *franco* contre 1 franc en timbres-poste.

---

# UN PROFESSEUR

## POUR 5000 ÉLÈVES

---

Nous avons démontré ailleurs<sup>1</sup> que dans l'étude du latin un adulte ayant déjà quelques connaissances générales pouvait, à l'aide de notre méthode, se passer de professeur. Ajoutons qu'un adulte n'ayant aucune instruction et même un enfant de quatorze ou quinze ans pourraient s'en passer également à la condition, bien facile à réaliser, d'avoir à leur disposition des recueils ornés de dessins et d'illustrations, comme il en existe maintenant, et pouvant les renseigner sur les termes et les choses qui, pour eux, seraient restés obscurs, malgré la traduction.

Mais que pensez-vous qu'il arriverait si un homme de la valeur d'un Jules Lemaitre, ou en approchant, annonçait qu'il va professer le latin dans une salle pouvant contenir 5000 personnes.

Je me tromperais bien fort si, le jour fixé pour la première réunion, la salle n'était pas comble; emplie qu'elle serait en grande partie par des externes des lycées qui pourraient y venir tout en continuant, au moins provisoirement, leurs études ordinaires. La première leçon serait une leçon d'ouverture dans laquelle le professeur exposerait l'objet de son cours et la méthode qu'il a l'intention d'y suivre. Puis, en terminant, il avertirait ses auditeurs d'avoir à préparer, pour la seconde leçon, à l'aide d'une traduction, une certaine quantité de lignes ou de pages d'un auteur latin, de façon à être en état d'expliquer ces lignes ou ces pages, à livre ouvert, sans traduction.

1. Voir notre brochure : *Le Latin appris en trois ans*, etc.

La seconde leçon arrivée, le professeur se garderait bien d'interroger ses auditeurs pour s'assurer s'ils ont fait leur devoir. Ce serait par trop vieux jeu, et l'on sait ce qu'il a produit, le vieux jeu !

Renonçant à l'espoir chimérique de faire travailler les natures foncièrement paresseuses et les idiots, le professeur les laisserait de côté. Ce sera à celles dont le rôle est d'espérer contre tout espoir, ce sera aux mères qu'il appartiendra de chercher à les sauver. Disons en passant que celles d'entre elles qui voudraient le tenter pourront très facilement le faire à l'aide de notre méthode. A la fin des études de leurs fils elles sauraient le latin beaucoup mieux que leurs maris. Les autres élèves auront tous fait leur devoir ; l'intérêt qu'ils auront pris à la première leçon et celui qu'ils comptent bien prendre aux autres nous en sont de sûrs garants, et il sera bien inutile de perdre son temps à s'en assurer. Lire et comprendre un auteur à l'aide d'une traduction c'est d'ailleurs si facile et au bout de très peu de temps si attrayant !

Le professeur dans sa seconde leçon, de même d'ailleurs que dans les autres, ne s'occuperait en aucune façon du texte proprement dit préparé par ses élèves, c'est-à-dire de la forme, et il s'attacherait uniquement au fond. Au lieu d'analyser et de démontrer compendieusement des mots et des phrases, il détaillerait, analyserait et démontrerait, pour montrer à ses élèves ce qu'il y a dedans, les réalités qui y seraient contenues, c'est-à-dire les hommes, les objets et les choses. Si le livre qu'il a donné à ses élèves à préparer est, par exemple, la guerre de Jugurtha, de Salluste, je lui demanderai de démontrer Jugurtha, de mettre à nu l'âme énergique, indomptable, fertile en expédients de toute espèce, de cet homme extraordinaire. Il le montrera luttant contre cette puissance formidable qu'était déjà Rome, aussi fort sur le champ de bataille que dans les négociations. Il décrira le champ de bataille et les soldats que Jugurtha y amenait, faisant remarquer que ce champ de bataille était identique à celui sur lequel nous avons combattu nous-mêmes en Algérie, et que les soldats de Jugurtha étaient les ancêtres ou les bien proches parents de ceux que nous y avons rencontrés. Il parlera

de leurs mœurs, de leur manière de vivre, de la nature du sol sur lequel ils passaient leur existence, des modifications qu'il a pu subir. Il parlera de l'appauvrissement ayant résulté, pour cette terre, de l'occupation prolongée des Romains qui en ont tiré pendant plusieurs siècles, une partie de leur subsistance, sans jamais lui restituer les éléments de fertilité qu'ils lui prenaient. Et voilà qu'à propos de Jugurtha il aura appris à ses élèves que, s'ils ont l'idée d'aller coloniser l'Algérie ou la Tunisie, il est bon qu'ils sachent qu'ils iront s'établir sur un sol épuisé et que s'ils veulent y réussir ils auront à lui restituer le phosphore que les Romains lui ont enlevé. Ce sera d'ailleurs bien facile puisqu'il existe dans nos colonies du nord de l'Afrique des gisements considérables de phosphates. A propos de Jugurtha que n'aurait-il pas encore à apprendre à ses élèves en fait de choses pratiques et utiles? La leçon ne sera pas assez longue pour les exposer.

Quant au texte latin qu'il aura donné à préparer à ses élèves, je le conjure de ne pas en dire un mot. Ce serait trop ennuyeux. Qu'il les laisse là-dessus se débrouiller eux-mêmes. S'il avait comme moi, sur la méthode d'enseignement que je conseille, une expérience portant sur trois générations, il ne douterait pas un instant que ses élèves parviendront en effet à se débrouiller tout seuls. La traduction est là pour jouer, dans cette affaire, le rôle de la mère à l'égard de l'enfant qui vient de naître. Quand nos élèves auront lu et compris des centaines de pages de latin, ils sauront le latin et ils n'auront pas eu besoin, pour cela, de voir, en baillant, démonter devant eux des mots et des phrases par un professeur qui y aurait usé en pure perte son temps et le leur. Ils se trouveront savoir le latin sans s'être aperçus qu'ils l'apprenaient, de même que l'enfant de 5 ans comprend sa langue maternelle, sans s'être aperçu qu'il l'avait apprise. Un coup d'œil jeté de temps en temps soit sur la grammaire soit sur des tableaux qui en tiennent lieu leur apprendra tout ce qui sera nécessaire sur ces démontages vantés bien à tort comme si féconds, qui nous ont tous si fortement ennuyés et ne nous ont rien appris.

Les leçons suivantes se passeront de la même façon que la

seconde, c'est-à-dire que le professeur parlera sur les hommes, les objets et les choses dont il sera question dans le texte que les auditeurs auront préparé depuis la leçon qui aura précédé, et cela bien entendu dans le même auteur et à la suite du premier texte. On arrivera ainsi à la fin du volume ; après celui-là on en prendra un autre, et ainsi de suite. Par cette méthode, non seulement on apprendra le latin très rapidement, mais on meublera sa tête de notions générales dont le champ sera indéfini et dépendra du talent et de la valeur du professeur. Comme il ne faudra qu'un professeur pour 2 ou 5000 élèves et qu'on pourra, par suite, le rétribuer suivant son mérite, on aura facilement, pour remplir cette fonction, un homme de premier ordre.

Nous avons parlé du latin pris comme exemple. Disons de suite que nous ferions enseigner toutes les autres matières de l'enseignement de la même façon. Nous aurons d'ailleurs soin de grouper, ainsi que nous l'avons expliqué dans l'appendice de notre brochure : *Le Latin appris en trois ans*, les leçons de chacune de ces matières de façon à ne pas enseigner, comme le fait l'Université, jusqu'à huit matières chaque semaine.

Posons donc un principe tout à fait général, c'est que, dans tout enseignement, il est nécessaire qu'avant d'arriver à la classe l'élève ait déjà étudié, dans les livres, les choses qui seront l'objet de la leçon qui va lui être faite. Ces choses seront en effet toujours aussi bien et même mieux exposées, dans les livres, que dans des improvisations forcément toujours trop rapides, impossibles à relire et sujettes à des lapsus et à des erreurs.

S'il est une matière entre toutes qu'il faille enseigner de cette façon, ce sont les mathématiques, science de raisonnement pur où tout s'enchaîne et se lie. En effet, dans l'enseignement oral de cette science, si, par une inattention aussi courte qu'on la suppose, l'élève perd le fil du discours du professeur, il lui est impossible de comprendre la suite qui est pour lui lettre morte.

Or voici comment s'enseignent depuis bien longtemps, et actuellement encore, à très peu de chose près, les mathéma-

tiques, dans les institutions où l'on prépare les élèves aux écoles spéciales et dans ces écoles spéciales elles-mêmes.

Le professeur fait son cours à la vitesse de la parole et les élèves prennent des notes pour le recueillir. La matière de ce cours est d'ailleurs soigneusement agencée pour que les enfants ne puissent la trouver dans le même ordre et présentée de la même façon dans aucun volume imprimé. Dans les examens, dans les « colles », on n'interroge que sur les matières ainsi enseignées par le professeur. Force est donc aux élèves de recueillir le cours du professeur tel qu'il est fait. Dans ces conditions, les élèves n'ont qu'une chose à faire : ne pas essayer de comprendre ce que dit le professeur, et attacher toute leur attention simplement à transcrire ses paroles aussi fidèlement que possible, ce qui est déjà un problème fort difficile à résoudre et auquel un sténographe suffirait même à grand-peine. S'ils ont le malheur de vouloir comprendre ils sont perdus, car alors ils cesseront de prendre leurs notes. Si d'ailleurs on pouvait comprendre les mathématiques enseignées ainsi, cela supposerait qu'on peut les comprendre aussi rapidement qu'un roman, puisqu'on les comprendrait enseignées à la vitesse de la parole et de plus en transcrivant le cours. Il suffirait donc de lire un livre de mathématiques avec cette rapidité pour l'avoir compris. Je ne dis pas qu'un élève sur cinq cents ne pourrait pas le faire, mais les autres ! Revenons à la réalité. L'immense majorité sort de la classe sans avoir compris la leçon.

Les trois ou quatre heures journalières de leçons sont donc complètement perdues puisque les élèves n'ont rien assimilé pendant leur durée.

Mais ce n'est pas fini. On arrive en étude et il s'agit maintenant de comprendre. Pour le faire, il est indispensable de rendre intelligibles les notes prises pendant la classe, à la hâte, fiévreusement, avec des lacunes, en employant des abréviations. De là, nouvelle perte de temps assez considérable. Et puis, si la reconstitution de la leçon du professeur n'est pas absolument fidèle, ou si le professeur a fait une erreur et que le texte reconstitué soit incompréhensible....

N'insistons pas : ce qui précède suffira évidemment pour nous

faire comprendre de ceux de nos lecteurs qui n'ont pas pratiqué ou vu pratiquer cette méthode pendant de longues années et n'ont pas pris l'habitude de la trouver excellente. Les autres, nous renonçons à les convaincre. Une anecdote mettra en évidence l'inutilité d'en faire l'essai. »

Je discutais un jour avec un ancien élève de l'École polytechnique, sorti l'un des premiers de cette École, la question de savoir si l'enseignement oral est préférable à celui qu'on puise dans les livres.

Mon interlocuteur débuta par quelques lieux communs sur la grande utilité du contact du professeur avec ses élèves. C'était si creux que j'avoue qu'il m'est impossible de me souvenir de ce qu'il m'a dit là-dessus. Puis, à l'appui de son opinion, voici ce qu'il me raconta d'une leçon qu'il avait entendue de M. Bertrand, le grand mathématicien, alors professeur à l'École polytechnique :

« Bertrand, me dit-il, arrive un jour pour faire sa leçon. Après s'être demandé tout haut ce qu'il allait nous dire, il fait choix d'un sujet. Il couvre le tableau de chiffres, puis, après quelque hésitation, il s'arrête tout court. Il séchait. La joie délirante qui s'est emparée de la classe tout entière, le boucan, le chahût qui se sont produits lorsque nous avons vu Bertrand sécher au tableau, je renonce à vous le décrire. Voir Bertrand sécher au tableau, jugez ce que ce devait être ? »

Eh bien ! lui fis-je observer, les effets surprenants de ce contact des élèves et du professeur, comment se sont-ils produits cette fois-là ?

Notre entretien cessa, je vis qu'il n'y avait rien à faire, le siège de mon interlocuteur était fait.

Je n'étais évidemment pas à la hauteur ; je n'avais qu'à me taire et à m'éloigner, ce que je fis avec empressement.

Je sais bien que la vue d'un grand homme, cela doit vous électriser ; mais franchement je serais électrisé tout autant par sa prose bien imprimée dans un livre, et j'aurais de plus l'avantage de ne pas perdre mon temps et de ne pas fatiguer ma cervelle inutilement à essayer de le comprendre lorsqu'il débite des erreurs.



Il semblerait en vérité, à la manière dont l'enseignement est donné, que la découverte de l'imprimerie est encore à faire et que Gutenberg n'a jamais existé.

Laissons cela, mais reconnaissons qu'il est difficile de trouver une absurdité plus grande que celle qui consiste à enseigner les mathématiques de la façon que nous avons vue plus haut, puisque, par le procédé employé, on fait perdre cinq à six heures par jour à des gens pour lesquels cependant le temps est précieux, leur carrière dépendant de leur réussite dans les concours qui précèdent et qui suivent leur séjour dans les écoles en question. En effet, le procédé ci-dessus décrit est suivi également dans les écoles préparatoires aux écoles spéciales.

On a peut-être été surpris lorsque, dans la brochure que j'ai fait paraître en septembre dernier et intitulée *L'École homicide*<sup>1</sup>, j'annonçais qu'il était facile, tout en les instruisant beaucoup mieux qu'actuellement, de conduire les écoliers passer chaque jour sept heures à la campagne.

Par ce qui précède, on voit que les jeunes gens qui se préparent aux écoles spéciales et ceux qui y sont pourraient parfaitement aller ainsi passer ce temps à se délasser et à se fortifier au grand air des champs. Aux cinq à six heures qu'ils perdent journellement de la façon que nous venons d'expliquer, il y aurait lieu en effet d'ajouter le temps pris par les deux repas que nous ferons faire à nos écoliers pendant leur séjour à la campagne.

Notez que les cinq ou six heures ainsi perdues pour le travail ne sont pas moins fatigantes que si elles avaient été employées utilement. Elles le sont même plus par suite de l'agacement nerveux qu'elles produisent chez les natures un peu intelligentes qui comprennent quel sot métier on leur fait faire. Prendre des notes et reconstituer le cours à leur aide, cela occasionne d'ailleurs une fatigue très réelle éprouvée absolument en pure perte.

Ce qu'il faudrait faire pour les mathématiques, c'est exactement la même chose que ce que nous avons indiqué pour le

1. En vente chez Lahure à Paris ou chez l'auteur à Plailly (Oise).

latin pris comme exemple et ce qu'on devrait faire pour toutes les matières de l'enseignement donné aux enfants et aussi du reste aux adultes.

Même lorsque le professeur est un Claude Bernard ou un Pasteur, laissant échapper habituellement de sa bouche des découvertes ou des germes de découvertes, en un mot, des vérités inédites et qu'on ne peut trouver nulle part imprimées ni écrites, il est utile d'étudier à l'avance, autant qu'on le pourra, la matière présumée de la leçon qu'il va faire. Chaque fois que ce que le professeur doit enseigner est indiqué à l'avance et consigné dans un livre, l'élève doit commencer par prendre ce livre et « bûcher » dessus ; quand il a bien « bûché » dessus, il se rend à la classe où le professeur lui parle sur ce qu'il sait déjà plus d'aux trois quarts.

Il faut, pour que la leçon orale soit pleinement utile, que la matière en soit déjà connue de l'élève et que celui-ci puisse rectifier, au besoin, les erreurs qui seraient commises par le professeur.

Qu'on me permette encore à ce sujet une anecdote ; celle-là m'est personnelle.

J'assistais, au Collège de France, à une leçon d'électricité transcendante à laquelle d'ailleurs je ne comprenais rien. Ce qui va suivre suffira pour m'excuser.

Le professeur, qui était un membre de l'Institut très connu, fit exactement comme M. Bertrand ; il couvrit le tableau de formules, puis, après quelques instants d'hésitation, il sécha.

Aucun boucan n'éclata, mais du fond de la salle s'éleva une voix qui gravement signala l'endroit du raisonnement où le professeur s'était trompé. Celui-ci, sans dire un mot, effaça précipitamment tout ce qui couvrait le tableau et aborda un autre sujet.

L'auditeur qui, au Collège de France, avait signalé l'erreur du professeur se trouvait dans les conditions voulues pour écouter une leçon orale, il la savait avant d'entrer. Il n'avait pas, comme moi et sans doute les autres auditeurs, fait des efforts infructueux pour comprendre le professeur.

Il semblerait que pour les sciences autres que les mathéma-

tiques, telles que la chimie, la physique, les sciences naturelles qui exigent, pour être bien comprises, des expériences faites par le professeur à l'aide d'instruments coûteux ou compliqués qu'un particulier peut difficilement se procurer ou manier, il semblerait, dis-je, que, pour ces sciences, le principe que j'ai posé n'est plus applicable.

Ce serait une erreur de le penser.

Il sera, même pour ces sciences, extrêmement utile d'étudier dans les livres, avant la leçon du professeur, ce que celui-ci devra enseigner. On le comprendra ainsi beaucoup mieux ; on sera familiarisé avec les termes qu'il emploiera. Les figures qui ne manqueront pas de se trouver dans les ouvrages traitant de la matière dont il s'agira, les descriptions qui les accompagneront permettront à l'élève de comprendre beaucoup plus facilement le jeu des instruments que le professeur pourra faire mouvoir ou les combinaisons diverses qu'il provoquera entre les substances ou les êtres formant l'objet de la leçon.

La leçon du professeur sera donc beaucoup plus profitable par la méthode que nous indiquons que si les élèves arrivaient, suivant l'usage adopté, sans rien savoir de ce que le professeur va leur enseigner.

Une classe de cinquante minutes faite comme nous l'avons indiqué, en y ajoutant les quatre ou cinq heures qu'il faudra aux élèves pour préparer la leçon du lendemain, suffira chaque jour pour épuiser les capacités cérébrales des enfants.

Que feront-ils le reste du temps ?

Nous renvoyons, pour le savoir, à notre brochure *L'École homicide*. Nous y avons établi que lorsqu'un homme fait, et à plus forte raison un enfant, a travaillé intellectuellement d'une façon contentieuse pendant un maximum de six heures par jour, il a épuisé ses facultés intellectuelles. Le surmenage idiot auquel sont soumis les élèves des écoles spéciales et des institutions où ils s'y préparent, ne fait, avec ses résultats, que confirmer cette proposition, ainsi que nous l'avons démontré également dans ce même travail.

Les capacités intellectuelles des enfants étant épuisées, il

faut employer le reste de leur temps à des travaux manuels et à des exercices physiques.

Il faut leur faire travailler la terre, le bois, le fer et leur faire pratiquer, sans excès, les sports hygiéniques : bicyclette, canotage, jeux divers, et changer complètement la manière de vivre des écoliers.

Et en effet, de quelle torpeur, de quelle léthargie ne faut-il pas que la nation française ait été saisie pour avoir laissé traiter de la façon dont on l'a fait, c'est-à-dire comme de véritables parias, l'élite de ses enfants, ceux qui, quoi qu'on fasse et fatalement, sont appelés à diriger toutes choses chez elle lorsqu'ils sont devenus des hommes, c'est-à-dire ceux qui reçoivent l'instruction secondaire.

N'a-t-elle pas, en effet, donné tout pouvoir à ceux qui la gouvernent pour martyriser ces enfants à l'âge où ils ont le plus besoin de soins et de protection, à un âge où, sans défense, ils sont une proie naturelle pour ceux qui ont des intérêts contraires aux leurs, c'est-à-dire pour ceux qui leur distribuent l'enseignement. Au moment de leur plus grande croissance, elle a laissé son gouvernement les emprisonner dans des casernes où le soleil peut à peine pénétrer. Elle l'a laissé les nourrir insuffisamment, si ce n'est sous le rapport de la quantité, du moins sous le rapport de la qualité. Elle l'a laissé les soumettre à un traitement que jamais les éleveurs d'animaux domestiques n'ont songé à infliger à ceux-ci, et auquel il leur aurait d'ailleurs été impossible de les plier, les végétaux seuls pouvant y être astreints. Elle l'a laissé, ce gouvernement, les tenir assis sur des bancs sans dossier et réduits à s'appuyer sur des tables quand ils en avaient, sur leurs genoux quand ils en étaient privés, c'est-à-dire accroupis pendant huit, dix et douze heures par jour. Elle a laissé son gouvernement les mettre aux prises avec des devoirs impossibles à faire pour la plupart d'entre eux, en tout cas combinés de façon à les rendre, après huit et dix années de ce régime, ignorants de tout ce qu'on leur a enseigné et dégoûtés de toute étude. Comme il est impossible à tout homme fait, et à plus forte raison à des enfants, de tra-

vailler d'une façon contentieuse pendant plus de six à sept heures par jour, les enfants de France ont été plongés pendant le reste du temps dans l'oisiveté et sont devenus la proie d'habitudes funestes que la position assise est faite pour développer au plus haut degré.

Tout cela n'est que trop vrai et l'état dans lequel, à la suite du traitement que nous venons de décrire, les classes dirigeantes se trouvent au moment où elles entrent dans la vie est une des causes principales de la situation pitoyable de notre pays.

Il faut donc absolument chercher à modifier et à améliorer la manière dont nos enfants sont traités pendant cette période si importante de leur existence où ils reçoivent l'éducation et l'instruction.

Il faut aussi ne pas perdre courage. Malgré toutes les comparaisons pessimistes qu'on a pu faire entre le peuple français et ses principaux rivaux, il faut être persuadé que les qualités d'une race ne se perdent pas ainsi en quelques années ni même en plusieurs siècles. Malgré la profondeur de l'abîme où la France se débat en ce moment, j'ai confiance dans sa vitalité, dans le ressort dont elle a donné des preuves si éclatantes à tant d'époques de son histoire. J'ai confiance dans notre nation, parce qu'elle possède, plus que toute autre, les qualités qui font la vraie grandeur de l'humanité, celles qui lui donnent toute sa noblesse, c'est-à-dire la générosité, le courage, les sentiments chevaleresques, la franchise, l'horreur de l'hypocrisie, la haine de l'injustice !

Votre Anglo-Saxon, ou plutôt votre Anglais, car il faut préciser, et ce serait à tort si l'on appliquait aux Américains ce que nous allons dire, votre Anglais donc, gourmé, égoïste et atrabilaire, que vaut-il à côté du Français ? Le premier est une machine à calculer, une machine à gagner de l'argent ; le second représente un type supérieur parmi les races humaines.

Les qualités de l'Anglais, nous les acquerrons. Le commerce, l'industrie, la navigation, la culture de la terre, tout cela s'apprend, et, d'ailleurs, ceux d'entre nous qui le veulent les pratiquent tout aussi bien que d'autres et nous avons prouvé des

millions de fois que nous étions éminemment capables non seulement d'assimilation, mais de perfectionnement et d'invention. Tout ce que sait l'Anglais et que nous ignorons, nous le lui prendrons et, après l'avoir égalé, nous le dépasserons de ce côté, c'est-à-dire du côté de ce qui forme son unique, ou du moins son principal patrimoine, du côté de la matière.

Comment fera-t-il pour acquérir notre bonne humeur, notre entrain, notre franchise, notre désintéressement, notre bonté, notre pitié pour les faibles, pour les races inférieures, notre charité? Toutes ces qualités sont radicalement incompatibles avec sa nature et il ne pourra jamais les acquérir. Il restera toujours une catégorie inférieure parmi les races humaines. Il sera toujours courbé vers la terre, tandis que l'esprit nous portera sans cesse plus haut.

La France, quand elle sera sortie de l'ornière où l'ont enliziée des gouvernements néfastes, des systèmes exécrables d'administrations, reprendra son rang à la tête des nations, tandis que, de son côté, l'Angleterre reprendra aussi sa place naturelle, à un niveau inférieur.

Mais revenons à notre sujet.

Je m'adresse, dans le présent travail, aux pères de famille dont les enfants reçoivent l'enseignement secondaire et je leur dis : si vous savez user des ressources que vous laisse la situation actuelle, vous arriverez à améliorer immédiatement le sort de vos enfants. On vous demande 50 ans pour accomplir la réforme scolaire, je soutiens que dans 50 jours, si vous le voulez, cette réforme sera accomplie.

Qu'y a-t-il à faire pour réaliser la situation que j'ai esquissée tout à l'heure, à savoir : instruire nos enfants de la façon la plus perfectionnée en leur donnant à tous pour professeurs des hommes d'une supériorité incontestable, et en même temps leur procurer une existence aussi enviable que possible?

Ce qu'il y a à faire, le voici :

Fonder immédiatement une ou plusieurs sociétés à un capital qui n'aura pas besoin d'être très considérable, mais qui devra

être suffisant pour donner toute sécurité aux tiers qui traiteront avec elles.

Chacune de ces sociétés louerait dans une grande ville, — car c'est là seulement qu'on trouvera des locaux convenables, tout préparés, — une ou plusieurs salles de réunion pour y tenir des classes de la façon que nous avons décrite plus haut et à raison d'une ou deux classes par jour pour chaque catégorie d'élèves ; car, en définitive, c'est l'expérience seulement qui fixera sur le nombre de classes à faire chaque jour.

J'imagine que ces classes seraient suivies à très bref délai par une partie des externes des collèges.

Cela dépendra au surplus des pères de famille sans le concours desquels nous ne pouvons rien.

Si le vide se fait jusqu'à un certain point dans les établissements de l'Université ou autres, n'obtiendrons-nous pas le concours de certains professeurs, surtout de certains jeunes professeurs appréciant, comme il le mérite, le système auquel ils ont collaboré jusqu'à présent ? Si cela arrive, qui empêcherait ces jeunes professeurs de prendre comme pensionnaires, à l'instar de ce qui se passe en Angleterre, quelques élèves auxquels ils offriraient l'hospitalité, à la campagne, dans une maison qu'ils loueraient à cet effet, et de laquelle ils conduiraient tous les jours leurs élèves prendre la leçon qui sera donnée dans la grande ville.

Cette maison serait à une distance telle, que, par chemin de fer, on puisse accéder à la grande ville en une heure ou une heure et demie au plus, ce qui donne une grande latitude pour le choix.

Disons de suite que, pendant le trajet, en chemin de fer, les élèves prépareraient, comme s'ils étaient en étude, la leçon suivante, ce qui serait d'autant plus facile que, dans notre système, les devoirs écrits seront très peu importants.

Il faudrait avoir bien peu de chance si cette maison de campagne ne comportait pas quelque dépendance où l'on pourrait installer une menuiserie, une forge, un atelier de reliure, d'imprimerie ou autre. Un ouvrier d'un village voisin viendrait y enseigner son art, non seulement aux élèves, mais aussi au professeur qui leur

aura donné l'hospitalité. Celui-ci deviendra rapidement assez fort pour enseigner lui-même, soit la menuiserie, soit la forge, soit la reliure, soit l'imprimerie, soit toute autre profession manuelle à ses élèves.

Dans le voisinage, on trouverait bien quelque terre à cultiver. Si l'on n'en trouvait pas de suite, il faudrait avoir bien du malheur si un agriculteur voisin ne se prêtait pas à laisser visiter ses travaux par l'école naissante, s'il ne laissait pas les élèves mettre la main à la pâte et aider ses laboureurs, ses faneurs ou ses moissonneurs. Il y aurait même intérêt puisqu'il trouverait ainsi gratuitement de la main-d'œuvre.

Que ceux qui crieront à l'utopie, à l'invraisemblance, que sais-je? à l'absurdité, se donnent la peine de prendre leur billet pour Dieppe. Ils trouveront là un paquebot qui, en quatre heures, les conduira, sur la côte anglaise, à New-Haven. En une heure, le chemin de fer les transportera de cette ville à une station appelée Hayward's Heath. Ils se trouveront alors à trois kilomètres d'un endroit qu'on appelle Bedales, où existe depuis six années une école fondée et dirigée par un homme de très grand mérite, M. Badley, qui les recevra avec la plus parfaite amabilité.

Ils verront alors, ce que nous avons vu nous-même il y a quinze jours, c'est-à-dire des professeurs de mathématiques en veston, en culotte courte et en bas à côtes, aidés de leurs élèves, mettre des gerbes d'avoine sur le tablier d'une machine à battre, entasser la paille et ranger le grain provenant du battage, des professeurs de latin ou d'histoire enseigner la menuiserie, des élèves fabriquer du beurre excellent, et quand le cœur leur en dit se lever à 5 heures et demie du matin pour aller traire les vaches.

Est-ce que, franchement, un homme jeune encore, courageux, généreux, comme nous en possédons tant, ne serait pas cent fois plus heureux à faire tous ces métiers, à vivre au grand air, à acquérir bien vite une santé admirable et à faire le bonheur des enfants qui lui seraient confiés, qu'à vivre dans l'atmosphère viciée d'une grande ville, à ne prendre intérêt que bien médiocrement à un métier à l'aide duquel il fait le malheur de pau-



vres êtres qui n'en peuvent mais, et qu'il rend à leurs parents au bout de huit ou dix ans, ignorants de tout ce qu'il leur a enseigné, dégoûtés de toute étude et incapables de quoi que ce soit.

Ce professeur que nous supposons instruit et distingué rendra aux enfants qui lui seraient confiés de signalés services comme répétiteur.

Le professeur, avec le rôle qu'il a eu jusqu'à présent, nous avons vu qu'on pourrait s'en passer sans grand inconvénient.

Il n'en est pas de même du répétiteur, surtout du répétiteur qui vivrait, comme nous le supposons dans les lignes qui précèdent, de longues heures avec ses élèves.

Un pédagogue qui n'accepterait pas avec enthousiasme le rôle que nous lui proposons là, ne serait pas digne de sa profession.

J'adjure, en terminant, les pères de famille de prêter attention aux considérations et aux réflexions que je viens de leur soumettre. Est-ce que j'aurais jamais pu accomplir ce labeur si, moi, étranger jusque-là à tout enseignement officiel, je n'avais pas été poussé par des sentiments semblables à ceux qui les animent vis-à-vis de leurs enfants.

Courage donc et prouvons à nos ennemis qui s'appêtent à partager notre succession qu'elle n'est pas encore ouverte et que nous sommes encore vivants.

*Décembre 1898.*





